
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 00

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

28 novembre 1997

Notre siècle à l'honneur

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Vendredi 28 novembre 1997

Le Devoir • p. B11 • 440 mots

Notre siècle à l'honneur

Martin, Andrée

À l'invitation des Grands Ballets canadiens, le Royal Winnipeg Ballet présente un programme quadruple les 27, 28 et 29 novembre à la salle Wilfrid-Pelletier. Une soirée sous le signe du XXe siècle.

Comme l'avaient annoncé les Grands Ballets canadiens, la visite du Royal Winnipeg Ballet à Montréal se fera dorénavant chaque année. À travers un échange de bons procédés, la compagnie manitobaine - la plus ancienne au Canada et l'une des plus importantes, avec plus de 100 représentations annuelles - et la compagnie montréalaise se sont engagées à se promouvoir l'une l'autre. Initiative heureuse, confirmant la vitalité toujours grandissante de la danse à Montréal, cette invitation fera le bonheur des amateurs de ballet, classique comme contemporain. Un peu à l'image des GBC, dont les diverses programmations gravitent autour des oeuvres de notre siècle, le Royal Winnipeg Ballet a choisi pour ces représentations à la salle Wilfrid-Pelletier trois pièces du XXe siècle et une création. Même si la compagnie manitobaine est grandement reconnue pour son adhésion à la tradition - elle compte à son répertoire des ballets comme *La Belle au bois dormant*, *Giselle*, *Don Quichotte*, *Roméo et Juliette*, il semble que la métropole lui a inspiré un petit vent de modernité.

Comme il se doit, on retrouve dans les soirées montréalaises du RWB *Ballo*

Cindy Marie Shaw

Della Regina (1978), de Georges Balanchine, maître incontesté du néoclassicisme, de même que *5 Tangos* (1977), du chorégraphe néerlandais Hans van Manen, et une courte pièce de dix minutes au plus, *Esmeralda pas de deux*, d'Agrippina Vaganova (1935). On ne peut faire de véritables liens entre chacune de ces pièces, sauf celui d'appartenir toutes au même siècle. Entre les exigences techniques et la beauté des combinaisons linéaires de *Ballo Della Regina*, la passion sensuelle de *5 Tangos*, sur des musiques d'Astor Piazzolla, et les prouesses techniques d'*Esmeralda pas de deux*, inspirée de la chorégraphie de Jules Perrot créée il y a plus de 150 ans, il n'y a finalement pas grand-chose en commun, sauf d'être agréables à l'oeil.

Le Sacre du printemps

À ces oeuvres issues du répertoire, la compagnie a ajouté *Le Sacre du printemps* de Mark Godden, une création attendue avec beaucoup d'impatience. Chorégraphe indépendant particulièrement en vue, Godden possède déjà une feuille de route bien chargée, entre son Dallas natal et son poste de chorégraphe attitré au Royal Winnipeg Ballet, des études de ballet, toujours au RWB, une carrière de chorégraphe comptant à ce jour plus d'une quinzaine d'oeuvres, dont

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19971128-LE-077

Séquoia, qui lui a valu le Canada's Clifford E. Lee Award en 1989.

Ironie du sort, signe des temps ou pur hasard, difficile à dire, mais en moins d'une semaine à Montréal, on aura eu droit à trois relectures de grands classiques du ballet, dont deux versions du *Sacre du printemps*, l'autre étant celle, intense, de la japonaise Sakiko Oshima, présentée à l'Agora de la danse hier et ce soir. Sans nul doute la pièce la plus intrigante de la soirée parce que nouvelle, cette récente version du *Sacre du printemps*, sur la bouleversante musique de Stravinski, mettra en évidence l'aspect rituel de l'oeuvre originellement chorégraphiée par Nijinski. Mais la référence au passé n'ira pas plus loin puisque Mark Godden n'a pas tenu à installer son ballet dans une société primitive slave, comme l'avait fait le danseur des Ballets russes en 1913. Le chorégraphe lui a préféré un univers plus près de sa propre réalité, quelque chose d'immédiat et de contemporain. Ainsi, les images multiples de la société américaine des années soixante, avec ses révolutions de pensée et de moeurs, le matérialisme caractéristique de cette période, et bien sûr l'intolérance et le racisme, serviront de trame de fond à cette création.